

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Comment, en saint François d'Assise, se sont
embrassées la Vérité et la Justice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1982, tome 78, p. 207-225

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

*Comment,
en saint François d'Assise,
se sont embrassées la Vérité et la Justice*

*Veritas de terra orta est, et justitia de caelo prospexit.
« La vérité germe de la terre ;
la justice, du haut du ciel, se penche » (Psaume 85, 12).*

Vérité de la terre, justice du ciel

La vérité qui germe de la terre, commente saint Augustin, c'est la confession : « pécheur, tu es poussière, tu retourneras à la poussière. Eh bien ! Que la vérité sorte afin que, du ciel, la justice te regarde. Avoue que tu es pécheur, c'est la vérité. Et si nous confessons nos péchés, Dieu fidèle et juste nous les remettra et nous purifiera de toute iniquité » (1 Jn 1, 8-9).

Le verset 13 du même psaume 85 reprend en sens inverse : « Le Seigneur donnera sa suavité, et la terre donnera son fruit. »

Quel est premier, du fruit de la terre qui est vérité, ou de la suave justice de Dieu, qui est la grâce ?

Des réalités historiques, politiques, sociales, économiques, culturelles, religieuses, ou de l'action providentielle de Dieu, qu'est-ce qui est premier dans la vie des saints, surtout de ceux qui furent les contemporains d'un « changement de société » ?

Ont-ils changé la société de leur temps, ou bien furent-ils les produits de ce changement ?

Il faudrait avoir présent ici ce que dit saint Thomas dans la *prima pars*, questions 115 et 116. Retenons simplement, au préalable, un principe énoncé par Maritain dans *Sept Leçons sur l'Être* : « La notion de cause est essentiellement analogue comme la notion d'être. Et ainsi nous devons dire que Dieu est cause, et cause par excellence ; c'est à titre de cause de l'être que la raison est nécessairement conduite à reconnaître son existence, bien qu'il ne soit cause à la façon d'aucune des causes que nous connaissons. »

Et encore : « Toute cause créée étant, à titre de cause, **plus que l'effet**, et cependant, en tant que créée, **moins qu'elle-même plus l'effet**, il faut que, pour agir, elle soit elle-même perfectionnée, elle-même **agie** par un autre. De telle sorte qu'en définitive rien ne se produirait ici-bas... si l'univers de la création n'était **ouvert** à l'action (virtuellement transitive) de l'Acte pur (qui le touche, disait Aristote, sans être touché). Si un flot continu de causalité n'était sans cesse déversé dans les choses du sein de l'intellection subsistante et de l'Amour subsistant. »

Pour revenir à un propos existentiel, convenons que les saints ne tombent pas du ciel à la verticale. Ils sont comme une semence jetée dans la terre des causes secondes.

D'où vient la séduction du poverello ?

Un livre récent me rappelle cette lecture des *Enarrationes*. C'est une vie de saint François d'Assise, du P. Eloi Leclerc.¹ L'auteur ne plante pas d'abord son héros dans les nuages. Il le considère dans la « Vérité de la terre », c'est-à-dire dans la réalité de l'histoire avec ses incidences politiques, économiques, sociales, religieuses.

D'où vient à notre époque, se demande-t-il, la force de séduction du *poverello*? François d'Assise fut sans doute, au XII^e siècle, l'homme du retour à l'Évangile. « Rompant avec le système politico-religieux de son temps, celui des seigneuries d'Église et des guerres saintes, il est revenu à l'Évangile de la pauvreté, de la fraternité et de la paix. Là est sans nul doute son grand mérite. Mais cette démarche suffit-elle à rendre raison de l'attrait qu'il ne cesse d'exercer sur les hommes les plus divers, même incroyants ? »

¹ Desclée de Brouwer, 1981.

Non, répond-il. « Cela s'est produit parce qu'il a rencontré l'Évangile sur le chemin de l'histoire des hommes. » La lecture de l'Évangile « a été faite par un homme qui renfermait en soi le bouillonnement de son époque et qui était porté par le flot de sève humaine montant des profondeurs de la société. François a lu l'Évangile d'un oeil neuf, à la lumière des grands appels de son temps. En retour, cette lecture de l'Évangile lui a permis de libérer ces appels de leur gangue et de les épanouir dans une vision plus complète de l'homme et de sa destinée ».

Se rendait-il compte qu'il « rompait avec un système » ? Qu'il était comme le centre d'un cyclone appelé « changement de société » (comme nous disons aujourd'hui) ? C'est moins sûr.

Une année de prison à Pérouse et quelques mois de maladie ont mis sur les genoux ce jeune homme de vingt ans qui n'aspirait qu'à vivre et à conquérir la gloire. Il voit tout à coup que rien ne sert à un homme de gagner l'univers si c'est au prix de son âme. Mais c'est à l'occasion d'un bouleversement dans les choses humaines que cela lui a été révélé.

La féodalité

On vivait depuis quatre siècles sous le régime de la féodalité, régime d'attachement à la terre.

« La masse du petit peuple, essentiellement rurale, trouvait sa subsistance et sa sécurité dans la subordination à un seigneur dont elle exploitait les terres, et auquel elle faisait serment d'allégeance économique et sociale. »

Les villes

« Or voici que naît le monde des villes : un monde de marchands dont le besoin essentiel est de circuler pour gagner leur vie et s'enrichir. »

Le système féodal se trouve tout à fait inadapté à une économie de marché et de libre circulation.

Or, si naïve qu'on la suppose, la lecture de l'Évangile qui a inspiré saint François a été faite par un homme sensibilisé à ce contexte social.

Un changement de société

En un raccourci de quarante pages que je raccourcis encore, le P. Leclerc décrit ce changement de société, ce passage d'une société terrienne et féodale à une société citadine et commerciale.

François d'Assise naît en 1182. Une certaine paix, l'aménagement des routes, les progrès de la production agricole et artisanale ont favorisé une renaissance commerciale entre l'Occident et l'Orient, entre la Méditerranée et la Mer du Nord.

Les marchands ont besoin de se déplacer et de rencontrer d'autres marchands. Et les villes se développent autour des foires, où se rencontrent les marchands, dont elles assurent les services. « Cette concentration de marchands en certains points favorables va donner naissance à un monde nouveau : le monde urbain. »

Développement des échanges suppose arrivée et circulation de l'argent, qui en est le moyen pratique. Le symbole de la richesse n'est plus la terre, mais l'argent. Et pour gérer l'argent, une classe nouvelle se développe, celle des banquiers.

Souvent démunis, les seigneurs devront compter avec les banquiers et les marchands. Lesquels, d'autre part, supportent mal d'être soumis aux impôts et péages, et voudront se libérer de la tutelle des seigneurs. Car ce n'est pas seulement une sorte de dirigisme que les seigneurs, abbés ou comtes, imposent à leurs villes, mais une autorité tyrannique qui entrave la circulation, l'urbanisation, l'économie de marché. Les « bourgeois » prétendent gérer eux-mêmes leurs affaires et leurs intérêts. Ils veulent avoir leurs tribunaux, leurs lois, leur autonomie politique.

Pour faire aboutir leurs revendications, ils se groupent, ils créent la **commune**.

« Aux relations verticales de dépendance, les communes entendent substituer des relations horizontales de solidarité. A une société établie sur la subordination, elles opposent une société établie sur l'association. »²

² *Op. cit.*, p. 31.

Sur le plan de l'activité professionnelle, la commune est organisée en corporations de métiers, chaque corporation se doublant d'une confrérie religieuse qui se charge de l'assistance en cas de maladie ou de décès.

Ce serait merveille si une chose ne venait tout gâter: l'argent. Nées de l'enrichissement des marchands, les communes sont dominées, en fait, par l'argent qui, au lieu d'être un bon serviteur, devient un mauvais maître. L'argent refait l'inégalité. Par son pouvoir les plus riches citoyens se font élire aux charges municipales, formant des oligarchies ploutocrates rivales entre elles. Et la prétendue fraternité devient source de guerres.

A peine rasée la forteresse féodale, la commune d'Assise entre en conflit avec celle de Pérouse. Les pierres des châteaux démolis servent à cerner les villes de remparts hérissés de tours et se défiant les unes les autres. Et, loin d'avoir profité à tous, la révolution communale fait des riches toujours plus riches, des pauvres toujours plus pauvres.

De tout cela, c'est à l'âge de vingt ans que François d'Assise fait la cruelle expérience. C'est alors que se révèle à lui, dans l'Evangile, le chemin d'une authentique fraternité humaine, fondée non plus sur des mots, non plus sur des opportunités, mais sur l'Evangile.

Assise

Assise est une petite ville étagée sur la pente du Mont Subasio et dominant la plaine d'Ombrie entre Pérouse et Spolète, « dans un pays étincelant de lumière et de beauté ». A ses pieds passe la route qui relie Rome et la France, route que Pierre Bernardone prend souvent, car il est un riche marchand de drap et de toile. C'est en France qu'il apprend, en 1182, la naissance d'un fils qu'au retour il prénommera *Francesco*, François, en souvenir de la France.

François

François est donc issu d'un représentant de cette classe de marchands enrichis qui est à l'origine du mouvement communal et qui constitue l'élément directeur et dynamique de la société nouvelle. Sa jeunesse se déroule au cœur même de cette mutation sociale, marquée à la fois par l'émancipation

politique des communes et la transformation des rapports sociaux. Il a seize ans lorsque, au printemps de 1198, les habitants d'Assise démantèlent la forteresse qui domine leur ville, la Rocca, symbole du pouvoir féodal et impérial. Il en a dix-huit en 1200 lorsque les habitants d'Assise charrient les pierres du château pour édifier leurs remparts. François participe-t-il à ces exploits ? Du moins il en respire l'ivresse.³

Intelligent, instruit, associé au commerce de drap de son père, François fête avec ses camarades bourgeois dont il devient le chef de file.

Il est amical, prodigue, jamais inconvenant ni grossier ; il tient de sa mère, Dame Pica, une séduisante délicatesse. Les romans courtois l'enflamment d'un amour idéal, qui le porte aux actions héroïques. Il a une sensibilité d'artiste, il vibre aux spectacles de la nature. Soleil et ombres, sources et forêts, musique, chants d'oiseaux, tout rencontre dans son âme un écho merveilleux. Avec cela, une ambition sans mesure. Tous les rêves lui sont permis. Chevalier ! Il sera chevalier ! Pour devenir chevalier il faut se battre : il se battra. L'occasion est à la porte. En novembre 1202, c'est la guerre entre Pérouse et Assise. Au lieu d'en revenir glorieux, François est fait prisonnier.

Une rencontre

Un an de captivité, des mois de maladie, et François se retrouve un autre homme. Comme il repart, splendidement équipé, pour rejoindre Gauthier de Brienne qui commande les armées pontificales, une voix intérieure le rappelle à Assise. Que s'est-il passé ? Un incident. Une rencontre. Le fringant cavalier a rencontré un chevalier pauvre, dont l'accoutrement était minable. Une vérité lui apparaît : le vrai chevalier, c'est le pauvre. François se dévêt de son riche habit et l'offre au chevalier authentique.

« Ce geste allait plus loin qu'un simple mouvement de générosité. François venait de vivre, en cette rencontre, le drame de la relation humaine dans la société nouvelle de son temps. Grâce à l'argent, un fils de marchand pouvait alors tout se permettre ; il pouvait dominer, humilier n'importe qui, même un chevalier. Et cela, sans autre mérite que la fortune. Voilà ce que François venait de comprendre et de rejeter. »

³ *Op. cit.*, pp. 45-46.

Dès lors François recherche la solitude et le silence. « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » Il a entendu « la vérité qui naît de la terre », et maintenant il est attentif à la « justice qui regarde du ciel ». Et c'est le baiser au lépreux. Lui qui, en passant devant la léproserie, détournait les yeux et se bouchait le nez, il se rend chez eux, il les embrasse, il leur prodigue ses soins.

Pauvre avec les pauvres

Mais comme « il y a plus de joie à donner qu'à recevoir », il veut connaître la joie de recevoir. Surtout il se rend compte que « loin de le rapprocher des malheureux, cette munificence ne fait que creuser le fossé qui le sépare d'eux ». Et, lors d'un pèlerinage à Rome, le jeune homme tire à l'écart un des gueux qui l'entourent, échange ses habits élégants contre les haillons du misérable et revient se mêler à la cohue des mendiants. Il y apprend ce que veut dire « être humilié et compté pour rien ».

Le choix de François est fait. Il ne se contentera pas de donner aux pauvres, il sera pauvre avec les pauvres.

Mais comment ? Le Seigneur pauvre lui montrera ses voies.

Restaurer l'église

Dans la petite église de Saint-Damien près d'Assise, François est en prière devant un crucifix. Le crucifié l'appelle par son nom :

« François, va, et répare ma maison qui tombe en ruine. » François l'entend d'abord à la lettre, il va récolter et mendier des pierres et du ciment et se fait maçon pour restaurer ce pitoyable sanctuaire.

« Un jour d'avril de l'année 1207, Pierre Bernardone se tenait derrière son comptoir, dans sa boutique, lorsqu'il entendit, de la rue, un grand bruit : diverses voix appelant, parmi toutes sortes de cris et d'éclats de rire... Le vieux marchand, d'un signe, ordonna à l'un de ses apprentis d'aller voir un peu ce que cela pouvait signifier.

— Un fou, messire Pierre ! rapporta dédaigneusement l'apprenti. C'est un fou que les gamins s'amuse à poursuivre !

L'apprenti s'attarda encore un moment devant la maison ; et tout à coup, le voici qui rentre, le visage blême ! Il venait de reconnaître qui était « le fou » !

Et dès la minute suivante, c'est messire Pierre lui-même qui, debout sur sa porte, découvre, au milieu de la bande des rieurs maintenant arrivés devant sa maison, son propre fils, son François, ce premier-né dont il avait rêvé de si grandes choses, et sur qui il avait placé tant d'espoirs magnifiques ! »⁴

J'ai cru devoir animer de ces lignes le récit plus rigoureux et plus orienté du P. Leclerc qui explique cette « folie » par la rencontre du social et du spirituel. François a découvert à Saint-Damien l'humanité de Dieu.

« Non, ce Dieu-là ne ressemble en rien à celui des seigneuries d'Eglise : ce n'est pas le Dieu des guerres féodales ni des guerres saintes. Ce n'est pas davantage le Dieu des privilégiés du nouvel ordre social, le Dieu des riches marchands. Il n'a rien à voir avec l'argent et le pouvoir... Il est au plus bas de la détresse du monde ; il l'a prise sur lui ; il en ruisselle. Chacun de ces petits, écrasés par la société d'hier ou d'aujourd'hui, peut aisément se reconnaître en lui. Il est leur frère. Lui qui était riche plus que tout, il a voulu, avec la bienheureuse Vierge Mère, choisir la pauvreté. »

Mais ça va beaucoup plus loin ! Pour restaurer l'oratoire de Saint-Damien, le garçon a besoin d'argent. Sans se faire le moindre scrupule, il choisit dans le magasin de son père quelques pièces de drap écarlate et va les vendre au marché de Foligno. Le fou de Dieu est devenu voleur ! C'est le tour du père d'être fou de rage !

— Rends-moi ce que tu m'as pris !

Et, comme le garçon ne se presse pas, il le traîne au tribunal de l'évêque. Et c'est la scène aussi connue que toujours bouleversante : François se dépouille de ses vêtements et, nu, il s'écrie :

— Désormais c'est en toute liberté que je pourrai dire : « Notre Père qui es aux cieux ! Pietro Bernardone n'est plus mon père, et je lui rends non seulement son argent que voici, mais encore tous mes vêtements. J'irai nu à la rencontre du Seigneur. »⁵

Nu par des sentiers inconnus. Continuant de mendier pour Saint-Damien. Puis pour un autre sanctuaire tout aussi délabré. Puis pour la vieille chapelle de la Portioncule, au titre de Sainte-Marie des Anges.

⁴ J. Joergensen, *Saint François d'Assise*, Perrin, 1954, p. 63.

⁵ E. Leclerc, *François d'Assise*, p. 76.

La restauration achevée, un matin qu'il y entend la messe, les paroles de l'Evangile le frappent: «Allez, proclamez que le Règne des cieux, s'est approché... N'emportez ni or ni argent, ni monnaie dans vos ceintures, ni sac de voyage, ni deux tuniques, ni chaussures, ni bâton... »

Réparer l'Eglise

Ah ! Répare mon Eglise... Pas seulement mon église matérielle, mais la grande, visible et invisible. Prêche ! Annonce le Règne de Dieu.

— Voilà ce que je veux, ce que je cherche, ce que du plus profond de mon cœur je brûle d'accomplir !⁶

Et voilà François sur la route qui lui est indiquée. Où le mènera-t-elle ?

Ici Eloi Leclerc entame son quatrième chapitre : « L'Eglise dans l'impasse. » Oui, quel est, à ce moment, l'état de l'Eglise ?

Apparemment elle est toute-puissante. Le pape Innocent III est l'arbitre du monde. A coups d'excommunications !

En réalité, l'Eglise est prisonnière de sa puissance. Prisonnière du régime féodal, dont elle est trop lente à se dépêtrer.

« Evêques et abbés continuent à être des dignitaires et des seigneurs féodaux. Ils le sont parfois autant et plus que pasteurs... L'ordre monastique lui-même, malgré le prodigieux essor de Cîteaux, subit le contrecoup du système féodal dans lequel ses chefs sont imbriqués. »⁷

L'Eglise a perdu le réflexe évangélique. Elle réagit comme une puissance de ce monde. Usage de la force. Menace de l'Inquisition.

La nouvelle société de marchands et artisans rejette toute vassalité ; l'Eglise lui apparaît liée à un système périmé, oppressif. Et l'Eglise, de son côté, voit à l'œuvre, dans les communes, la Bête de l'Apocalypse. Pour elle, « le devoir des laïcs est d'obéir ». D'obéir à l'Eglise.

⁶ *Op. cit.*

⁷ *Op. cit.*, pp. 84-85.

Comment se comprendre ? Comment, dans ces conditions, annoncer l'Evangile? L'Evangile est annoncé — de travers — par des sectes : Humiliés, Cathares, Patarins, Vaudois. Toutes ces sectes, par des sentiers perdus, sont à la recherche d'une communauté chrétienne fraternelle et missionnaire qu'elles croient réaliser en sapant les murs de l'Eglise. C'est alors que le pape Innocent III (1198-1216) a un rêve miraculeux.

Le rêve d'Innocent

Du palais du Latran il considère la basilique, « la tête et la mère de toutes les Eglises ». Il voit l'édifice chanceler, les murs craquer. Paralysé d'épouvante, le pape veut appeler et n'a pas de voix, joindre les mains pour prier: impossible.

« Et voici qu'arrivait, sur la place de Latran, un petit homme de pauvre mine, vêtu en paysan, nu-pieds, et ceint d'une corde en guise de ceinture ! Et ce petit homme s'en allait, sans tourner la tête ni à droite ni à gauche, tout directement vers l'église qui menaçait ruine. Et le voici qui s'appuyait contre l'un des murs qui, déjà, se penchaient au-dessus de lui comme si, dans l'instant suivant, ils allaient l'écraser ! Mais, par un phénomène singulier, c'était comme si le petit homme, tout à coup, fût devenu aussi haut et fort que le mur contre lequel il se dressait ; et voici qu'il mettait ses épaules sous le rebord du toit, et que, d'un mouvement puissant, il redressait toute l'Eglise vacillante, redevenue à présent plus droite et plus solide que jamais !

Le pape, à cette vue, avait poussé un profond soupir de soulagement ; et, dans cette même minute, le petit homme s'était retourné de son côté ; et Innocent avait découvert que cet homme, qui avait sauvé et restauré d'une façon merveilleuse la tête et la mère des églises, n'était autre que François, le pauvre petit frère d'Assise. »

C'est ainsi que Joergensen traduit la *Legenda major* de Bonaventure, la première, qui raconte que le pape aurait d'abord renvoyé François avec mépris, et qu'à la suite de son rêve, il l'aurait envoyé chercher pour l'accueillir favorablement. Quoi qu'il en soit de son authenticité, ce rêve explique par « la justice qui regarde du ciel » le changement d'attitude du pape à l'égard de François lorsque le *poverello* est venu, à deux reprises, demander pour ses frères et lui-même, l'autorisation de prêcher et l'approbation de sa règle que le pape aurait jugé trop sévère pour durer.

D'autre part, je crois honnête de confronter ici la pensée du P. Leclerc avec celle de Joergensen⁸, au sujet de l'Eglise sous le pape Innocent III :

« C'est, dit Joergensen, se faire une idée absolument fausse du moyen âge que de parler, comme l'on fait souvent, de la " puissance de l'Eglise " à cette période ; mais surtout une telle expression est inadmissible pour le moment particulier du pontificat d'Innocent III. En réalité, ni le siècle de la Réforme, ni l'époque de la Révolution n'ont été plus hostiles au pape et à l'Eglise que les premières années du XIII^e siècle. »

Bien sûr ! On est en pleine querelle du Sacerdoce et de l'Empire et « ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur » n'ont pas encore reconnu de ligne fixe entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel.

Pape de Rome, Innocent III défendait contre Frédéric Barberousse et Frédéric II ce qui lui restait du domaine temporel afin de pouvoir exercer son autorité spirituelle.

« A tout instant, il était chassé de Rome... Du mois de mai 1204 au mois d'octobre suivant, le pape, enfermé au Latran, avait été témoin de la manière dont ses ennemis, les Capocci, dominaient Rome et la remplissaient de dévastation...

Afin de se délivrer de la domination temporelle du pape, sans cesse les villes de l'Italie centrale, s'affranchissaient de sa suprématie spirituelle et sortaient formellement de l'unité de l'Eglise... Au moment même du séjour de François à Rome, tout le monde temporel se trouvait en plein soulèvement contre l'autorité pontificale ; et ce soulèvement était alors — tout à fait comme d'autres analogues, dans les siècles suivants — un mouvement à la fois politique et religieux. »

Vérité de la terre et justice du ciel, moins alors peut-être qu'en aucun temps de l'histoire, ne s'embrassent sans drame !

François est l'homme providentiel de la situation (Innocent III aussi !)

Un acte d'une portée immense

Reprenons donc le fil d'Eloi Leclerc en son chapitre cinquième. Je crois qu'il se filerait avec celui de Joergensen.

⁸ *Op. cit.* pp. 124 et ss.

« En ce matin de février 1208, le cœur tout illuminé par l'Evangile qu'il vient d'entendre (à l'oratoire de Sainte-Marie des Anges), François est loin de se douter de l'importance de sa découverte pour l'avenir de l'Eglise. Il ne pense ni aux hérétiques ni à la croisade que le pape se prépare à lancer contre eux (les Albigeois). Il ne songe qu'à répondre personnellement à l'appel du Seigneur. Et cependant, en se décidant à suivre ce texte à la lettre, il accomplit un acte d'une portée immense ; il s'engage dans une voie nouvelle qui sera celle de la rencontre de l'Evangile avec le monde nouveau des communes... : envoi des disciples, exigence de pauvreté, message de paix. »

Pas un instant encore François n'a eu l'idée de fonder un nouvel Ordre religieux. Mais des disciples se sont joints à lui ; d'autres viendront ; il faut une règle. Celle de saint Benoît ? Celle de saint Bernard ? « Elles correspondent à d'autres conditions de vie en société, à d'autres aspirations. Liée à une terre, l'abbaye bénédictine entre tout naturellement dans le système féodal et en épouse les rapports sociaux. »

Une règle

François rédige une règle qui répond aux besoins du temps et dont les caractéristiques sont :

1. La mobilité apostolique. Les frères iront sur les routes, comme les marchands, non pour transporter des marchandises, mais pour prêcher l'Evangile.
2. Une pauvreté pascale. Ni domaines ni bénéfices. Pas d'argent.
3. Des rapports fraternels. Ni domination ni préséance dans le groupe. Les religieux s'appellent frères : image prophétique de ce que doit devenir la communauté humaine toute entière. Mais ils seront « fratres minores » : des mineurs, des **petits**, comme la riche classe bourgeoise appelle la dernière classe sociale, celle des pauvres, des humiliés, des sans-pouvoir.

Des mineurs

Mais la clause principale de la règle est que les frères seront aussi « mineurs » dans l'Eglise et qu'ils voueront obéissance totale, respect total à l'Eglise institutionnelle. Car François pensait d'elle ce que pensera Jeanne

d'Arc: « De l'Eglise et du Christ, m'est avis que c'est tout un. » Et c'est pourquoi le cardinal Jean, qui le connaît bien, le recommande au pape Innocent III : « Nous ne pouvons repousser la requête de ce pauvre (qui demande l'autorisation de prêcher) sans nous opposer à l'Evangile lui-même. » Et le pape (quoi qu'il en soit de son rêve miraculeux) : « Allez, mes frères, et que Dieu soit avec vous ! »

L'écueil du succès

Les difficultés, cependant, viendront. Elles viendront du succès ! De l'extension rapide de l'Ordre. La fraternité primitive pouvait sembler anarchique aux nouveaux venus. De deux types de société, dit Eloi Leclerc (abuse-t-il de cette expression ?), le premier qui « lamine » les individus et le second, qui les « épanouit » dans leur originalité, François choisit le second : ouvert aux « aspirations profondes de son temps », qui veut la liberté individuelle. Pas de modèle de gouvernement. Le supérieur, c'est l'Esprit-Saint.

Mais à mesure que le nombre des frères grandit, le contact de chacun d'eux avec François, comme le lien entre eux, se relâche. François part en Orient avec une croisade pour rien moins que convertir le Sultan ! Son absence prolongée, le bruit de sa mort, ont gâté les choses. A son retour il trouve deux tendances, celle des premiers frères, qui prétendent garder la ligne primitive, et celle des nouveaux venus, qui, sous l'influence de frère Elie, veulent calquer la vie franciscaine sur le modèle des Ordres anciens. Curieux ! Les jeunes sont traditionalistes, et les anciens révolutionnaires ! De quel côté est le Saint-Esprit ?

Rentré en catastrophe, François trouve sa maison lézardée. Il se rend auprès du pape (qui est maintenant Honorius III, 1216-1227). Lequel lui donne un protecteur en la personne du cardinal Hugolin. Hugolin persuade François qu'il faut à son Ordre un cadre précis. Il faut endiguer la vie bondissante. Il faut gouverner. Il faut une nouvelle règle.

Endiguer la vie

— Pas pour moi, constate François. Humblement il se démet. En plein chapitre (1220).

— Désormais je suis mort pour vous. Je vous présente Pierre de Catane, à qui nous obéirons, vous et moi.

Pierre de Catane meurt l'année suivante déjà. Frère Elie lui succède. Un juriste. Une forte personnalité. Un organisateur né. L'homme de la situation, pense Hugolin. Elie médite promotion pour l'Ordre des frères mineurs, sans voir qu'il y a contradiction dans les termes et dans l'esprit. Un peu comme si les communes voulaient retourner à la féodalité !

Nouvelle règle

La nouvelle règle que, entre-temps, François a rédigée, est animée d'un grand souffle évangélique. On la trouve trop lyrique, trop mystique. Pas assez pratique. Pas assez « texte de loi ».

François essaie de la refondre. Inutile ! Est-ce qu'un aigle en cage peut voler ? Est-ce qu'on fait du petit bois avec une forêt ? A l'œuvre de nouveau ! Hugolin lui porte secours. Les trente pages sont réduites à dix. Miracle ! L'inspiration est sauvée !

Trois grandes idées ressortent :

1. La règle, c'est l'Evangile.
2. La pauvreté, c'est l'humilité et l'union fraternelle.
3. Il faut suivre le Christ en nous établissant dans une relation fraternelle avec nos semblables. Il faut s'ouvrir à l'Esprit du Seigneur, qui n'est pas de servitude, mais de liberté et d'amour.

Deux langages

Mais hélas ! Le courant ne passe plus. On ne parle plus le même langage !

On bâtit des couvents en dur, on construit des églises et non plus de simples chapelles, on pousse aux études. On cherche l'instruction qui fournira l'Eglise de prélats et d'évêques représentatifs.

« On change mon Ordre, gémit François. Doctes, mes frères cesseront d'être petits, d'être *minores*. Ils deviendront des hommes de pouvoir ! »

Accompagné de quelques frères fidèles, il erre d'ermitage en ermitage, en proie à une tristesse qui n'est pas le dépit d'un échec personnel, mais prière intense à Celui qui a dit : « Père, je te rends grâce de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux habiles et que tu les as révélées aux tout-petits. »

Claire éclaire la nuit

Et c'est Claire, qu'avec le frère Eloi Leclerc nous avons laissée jusqu'ici dans le silence, Claire, venue du monde des féodaux, que les marchands sont en train de détrôner, Claire qui a reconnu François au moment où tout le monde à Assise le prenait pour un fou, Claire qui, à l'âge de dix-huit ans, a pris l'habit de pénitente en présence des frères dans le sanctuaire de Sainte-Marie des Anges, Claire qui, depuis, n'a cessé de prier pour l'œuvre de François dans le pauvre monastère de Saint-Damien... oui, c'est Claire qui, à l'heure des ténèbres, arrache François aux forces de la nuit... « Peut-être fallait-il qu'éclatât la crise de l'Ordre pour que le lien qui unissait Claire et François apparût dans toute sa profondeur? Dans la nuit, c'est Claire qui éclaire François. »⁹ C'est Claire qui ramène François vers ses frères et vers le monde à évangéliser.

La tentation de la pureté évangélique

« C'est grâce à elle que François " déjoue " la tentation de la pureté évangélique à tout prix : celle du levain qui, pour se garder pur, refuse de se mêler à la pâte ; la tentation de séparer dès ici-bas le froment et l'ivraie ; la tentation de se séparer des hommes médiocres et de se retirer dans la solitude pour former, avec un petit reste, une fraternité de purs. » — Disons, nous, dans notre perspective augustinienne, la tentation de refuser la « vérité de la terre » pour ne plus regarder que « la justice qui, du ciel, regarde. »

Claire fait comprendre à François qu'il doit vivre avec ses frères, avec **tous** ses frères, dans une patience infinie, une infinie volonté de pardon, et témoigner au milieu d'eux de l'infinie patience de Dieu.

C'est l'année 1223, où il célèbre, avec les paysans d'un village de la montagne, un Noël vivant.

« Dans un monde de guerres saintes, il fallait retrouver la tendresse de Dieu, de l'Enfant-Dieu. Et les hommes, en écoutant ce chant de Noël, découvraient un monde nouveau dans lequel le Dieu de majesté, devenu

⁹ E. Leclerc, *op. cit.*, p. 191.

notre frère, se laissait désormais reconnaître dans la relation fraternelle. »¹⁰

Au prix de la croix

Mais pour saint François, c'est au prix de la croix — car le berceau et la croix, c'est le même bois. La grande mission de 1224, il la prépare dans la solitude sauvage de l'Alverne, seul avec Dieu seul. En la fête de l'Exaltation de la Croix, tandis qu'il prie, il voit descendre du ciel vers lui un être de feu et de lumière, un séraphin aux six ailes resplendissantes. Un esprit qui souffre... Ses ailes couvrent le corps d'un homme crucifié, les mains et les pieds cloués à une croix. Quand la vision s'efface, François voit dans ses propres mains et ses pieds la marque des clous. Et il en ressent la douleur et il ne marche plus qu'en boitant. Et quand il redescend de la montagne, « c'est Jésus-Christ avec François, une seule chose vivante et souffrante et rédemptrice ». ¹¹

Vivante image du Christ, il refuse d'être glorifié autrement que dans la croix du Christ. C'est alors que se place ce merveilleux entretien où il explique à frère Léon ce qu'est la vraie joie, la joie parfaite.

Le cantique du soleil

Exténué, presque aveugle, son dernier chant sera le Cantique du soleil ou cantique des créatures, dont le P. Leclerc dit en vérité qu'il va plus loin que l'émerveillement devant l'œuvre de Dieu.

« Ici l'imaginaire, le merveilleux ont valeur de protestation contre un monde déchiré ; ils sont un acte de dépassement vers un monde meilleur, vers une nouvelle création. Il est le chant d'un homme qui, toute sa vie, a travaillé, lutté, souffert pour qu'advienne un peu plus de fraternité entre les hommes et qu'apparaisse enfin, dans la société de son temps, l'humanité de Dieu. » ¹²

¹⁰ *Op. cit.*, p. 206.

¹¹ Claudel, cité par E. Leclerc.

¹² *Op. cit.*, p. 231.

(C'est tellement plus intérieur que l'hymne à la joie dans le chœur final de la neuvième symphonie !)

A ce beau livre, que je considère involontairement comme une sorte de thèse lyrico-mystique, l'auteur donne, sous le titre *Epilogue*, une sorte de confirmation plus doctrinale.

Trois atouts

L'expérience de François, dit-il justement, a une valeur exemplaire et prophétique. C'est une puissance de renouvellement et de rajeunissement. Une volonté de retour aux sources ne suffit pas. Ici trois choses sont réunies, comme par miracle. Trois atouts qui, dans « la vérité qui germe de la terre », ne sont réunis que par grâce dans la même main :

1. Une riche nature humaine, sa capacité extraordinaire de communier avec tous les êtres ; sa puissance toujours renouvelée d'émerveillement, d'accueil et de dévouement.
2. Le souffle évangélique, la conversion, qui n'a brisé aucun des ressorts de la personnalité de François.
3. La complicité avec le mouvement de l'histoire. Le courant suscité par François coïncide avec une révolution historique et il en porte les traits.

François porte en lui le bouillonnement de son époque, dont il partage les ambitions et les turbulences. Mais cet être d'exception est insatisfait de ce qu'il voit et de ce qu'il vit. Il cherche, il prie et il trouve... l'Évangile.

On ne crée pas un changement de société...

On ne crée pas, avertit prudemment l'auteur, une expérience comme celle de saint François. On ne **provoque** pas un changement de société. (La « vérité qui naît de la terre » naît à son heure.) Les mutations historiques, quand elles se produisent, sont l'effet de transformations profondes sur le plan de la production, des échanges et des conditions matérielles de l'existence. Aux chrétiens de ne pas manquer quand ces changements se dessinent. « Lorsque le champ du monde se retourne et offre de nouveaux sillons, c'est alors qu'il faut jeter la semence, en s'exposant soi-même au vent de l'histoire. »

Aujourd'hui, qu'en est-il ? Nous vivons à coup sûr, une période de mutation profonde.

Est-ce un lieu commun ou une constatation fulgurante, que nous sommes en plein déchirement de l'histoire, en pleine mutation de société, et que jamais peut-être la terre entière n'a crié avec autant de douleur et d'espoir ses craintes d'anéantissement, ses aspirations à plus de justice et de tolérance, de liberté, de participation aux responsabilités, à une paix mieux assurée, dans le respect de l'homme et des peuples. Jamais d'une façon aussi universelle n'a retenti le cri des affamés, des prisonniers, des déportés de tous les camps et plus encore le sonore silence des goulags ! Oui, nous sommes bien au bord d'une fracture gigantesque.

Il ne faudrait tout de même pas que ce présent nous hypnotise au point d'oublier toute l'histoire des hommes, d'oublier que les plaintes de Job sont bien de tous les temps et, inconsciemment, de toutes les poitrines, l'appel à une puissance supérieure : « Ah ! si tu déchirais les cieus ! Ah ! si tu pouvais descendre ! »

... Et il est descendu ! Pour nous, les hommes et pour notre salut, il prit chair dans le sein de la Vierge Marie, et s'est fait homme.

Il est pour nous la Voie, la Vérité, la Vie. Et le salut, même temporel, est dans l'Evangile. L'Eglise l'a toujours su, en qui vit le Seigneur. Les ouvriers de l'Evangile l'ont toujours su, bien qu'ils n'en aient, hélas, pas toujours vécu et qu'ils n'aient pas toujours, dans leur « offre » de l'Evangile, su rencontrer la « demande ». ¹³

De son temps, François a rompu avec les seigneuries d'Eglise, avec les guerres féodales et les guerres saintes, avec le paternalisme abbatial et avec toutes les formes de domination.

Aujourd'hui il marcherait dans le même sens ; il irait plus loin encore.

Mais où sont, aujourd'hui, les « seigneuries d'Eglise » ? Où, le « paternalisme abbatial » ? Certes les formes de domination ne sont pas celles d'Eglise, et les guerres « saintes » ne peuvent plus cacher sous le masque leur vérité politique.

Que ferait saint François d'Assise ?

L'auteur compare les menaces de notre temps au méchant loup de Gubbio qui terrorisait les populations. Et il demande. « Qui aujourd'hui nous délivrera

¹³ Cf. *Evangile et Mission*, n° 24, juin 1982.

de ce loup ? Celui-là sera vraiment « l'homme du siècle à venir » : il s'avancera, sans peur, sur les chemins de l'histoire ; des milliers de frères l'accompagneront ; et derrière eux marchera, libre et joyeux, le grand loup apprivoisé. »

Saint François aujourd'hui...

Ayant fermé ce livre qui m'a profondément remué, quelques pensées me sont venues, moins idéales, mais pas tristes.

Il me semble qu'aujourd'hui François d'Assise revit, et non seulement dans le souvenir à l'occasion de son centenaire. Il me semble même qu'il y a beaucoup de François d'Assise. Car le monde, aujourd'hui, déborde géographiquement l'aire féodale et marchande du temps de saint François.

Il me semble que François d'Assise, aujourd'hui, c'est toute l'Eglise. Le renouveau de l'esprit franciscain (évangile, pauvreté, fraternité) est à l'œuvre dans beaucoup de pays du monde, surtout dans ceux où s'opère un « changement de société » analogue à celui dont saint François fut le témoin. (Et d'ailleurs la société humaine n'est-elle pas en continuel changement et en attente de l'Evangile ?)

Oui, toute l'Eglise, moins en tant que consciente des problèmes actuels que sainte et cherchant à se réformer dans les âmes saintes, dont le discours est avant tout évangélique.

Cet esprit animait Vatican II. Cet esprit animait un Karol Wojtyla, un Père Maximilien Kolbe, un Lech Walesa ; il anime Jean Paul II et pas mal de fraternités qui ressemblent à celle de Saint-François d'Assise ; entre cent autres celle de Mère Teresa de Calcutta, et sa branche masculine, les Missionnaires de la Charité...

Je pense que sur « la vérité qui germe de la terre », d'une terre imprégnée de péché, de sang, de larmes, d'épouvante et de douleur, la Justice qui est providence et rédemption et miséricorde, du haut de la croix comme du haut du ciel, ne cesse pas de se pencher, jusqu'à ce que, ayant fait toutes choses nouvelles, Dieu même essuiera toutes larmes de nos yeux.

Marcel Michelet